

Les Lettres normandes

PORT-BAIL — Ruines du Château d'Ollonde

n° **127**
Juin 2020



L. Besnard, édit.

LES LETTRES NORMANDES
Revue Trimestrielle de
la Société des Écrivains Normands

43 bis rue Stanislas Girardin, Apt.7 - 76000 Rouen
franck.buleux@orange.fr
ISSN : 0753-9010

Rédacteur en chef : **Franck Buleux**



0753-9010

Houellebecq et la **Normandie**

les passions opposées



Franck Buleux

LES LETTRES NORMANDES
Revue Trimestrielle de
la Société des Écrivains Normands

n° 127 - Sommaire

- P. 2:** *Le mot du président*
Franck BULEUX
- P. 3:** *Houellebecq et Rouen,
une relation sans lendemain.*
Franck BULEUX
- P. 5:** *Michel Houellebecq et la Nor-
mandie*
à partir de son dernier roman, *Sérotonine.*
Philippe OLIVE
- P. 8:** *Hommage à Jacques Viquesnel*
Jocelyne CORBEL
- P. 10:** *Notre anthologie poétique,*
Claude VANCOUR
Yves-Marie HELLO, Jocelyne CORBEL,
Irène GAULTIER-LEBLOND
- P. 13:** *Olivier Merlin :*
Deauville en août 1947
Vladimir FIŠERA
- P. 15:** *Pauv'ti Gamin*
ou L'amour plus fort que la guerre,
Yves-Marie HELLO
- P. 18:** *Klára Notaro*
Un regard tchèque sur la Normandie
Vladimir FIŠERA
- P. 20:** *Parole aux écrivains normands,*
Jocelyne CORBEL
- P. 23:** *Prix Pierre Corneille*
& Prix André Maurois
- P. 24:**
La Société des Écrivains Normands

Le directeur-gérant : Franck BULEUX
Les auteurs d'articles sont seuls
responsables de leurs écrits.
Pour toute correspondance,
s'adresser au président Franck Buleux
frank.buleux@orange.fr

www.ecrivains-normands.com

Abonnement 2020
40 € (4 numéros)
55 € pour un couple.

Maquette et Impression
Groupe EDH Communication
SIRET 421.115.866.00020

Il est temps de déconfiner

Le mot du président

En ces temps de confinement individuel ou familial, les activités collectives, dont les nôtres, ont été suspendues, voire annulées. Ainsi, le **salon du livre de Dozulé**, prévu au printemps, n'a pas pu voir le jour. La prévention sanitaire a eu raison de la marche du monde. Durant cette période, notre président honoraire, le **poète Jacques Viquesnel** a tiré sa révérence. Nous lui rendons hommage dans ce numéro.

Malgré cela, notre Société sera présente à l'automne pour sa traditionnelle assemblée générale et la remise de deux prix littéraires, **les prix André-Mau-rois et Pierre-Corneille**. Je vous donne, à cette occasion, à toutes et à tous, rendez-vous en Normandie !

Heureusement, pendant cette période de confinement, chacun a pu mettre le nez, et l'œil, voire les deux, dans sa bibliothèque et y retrouver la Normandie.

Ainsi, un de nos fidèles sociétaires, Philippe Olive, du Calvados (dont sont issus nombre de nos sociétaires !) et moi-même sommes partis à la quête du pays aux Léopards dans l'œuvre littéraire d'un des auteurs français les plus lus, parfois controversé, **Michel Thomas**, plus connu sous le nom de plume de *Michel Houellebecq*.

Alors, on a regardé ce qu'il pensait de la Normandie.
Nous vous laissons juge.



Franck Buleux partage avec les lecteurs des *Lettres Normandes* ce cadre qu'il a dans sa chambre, cadre offert par sa mère dans les années 1990.

Jacques Visquenel dit :
Ne pleurez pas mes vrais amis

Laissez chanter le rossignol

Et fleurir les églantiers

Cette musique parfumée

On la regrette

Quand tout se tait.

Retrouvez l'hommage de Jocelyne Corbel en page 8 de cette édition.

Dossier

Houellebecq et Rouen, une relation sans lendemain.

Michel Thomas publiait, en 1994, *Extension du domaine de la lutte* chez l'éditeur Maurice Nadeau. Son premier roman publié. Avant la publication, en 1998, et le succès des *Particules élémentaires*, chez Flammarion, Michel Houellebecq était peu reconnu par l'édition. Michel Thomas serait né en 1958, sur l'île de La Réunion, mais son acte de naissance indique 1956. Sa mère souhaitait-elle le vieillir pour qu'il progresse plus rapidement dans le système pédagogique français ? Il paraît.

Dès le début de sa carrière, professionnelle comme littéraire, Michel Thomas (il a des racines normandes du côté de son père, René Thomas), devenu Houellebecq est passionné par la Normandie. Mais cette passion ne revêt pas toujours une expression positive.

Son nom de famille, Thomas, il l'a pris de sa grand-mère paternelle. Elle vivait dans la Manche et s'est occupée de l'écrivain lorsqu'il était enfant. L'ouest de la Normandie doit avoir du bon. L'étymologie du nom Houellebecq, elle, puise ses racines dans le vieux normand et signifie *ruisseau profond*. Quant à son prénom, il l'a hérité d'un coup de foudre de ses parents pour le Mont-Saint-Michel.

J'avais lu son premier roman, il y a un quart de siècle. Et la Normandie, sans être toujours à l'honneur, nous y reviendrons, était au cœur de la vie du héros du roman.

Michel Thomas débute en 1983 une carrière en informatique chez *Unilog*, puis comme contractuel à la direction informatique du ministère de l'Agriculture, rue de Picpus, dans le XII^e arrondissement de Paris, où il restera trois ans : c'est précisément cette période qui est évoquée, de façon quelque peu romancée, dans *Extension du domaine de la lutte*, une dizaine d'années plus tard. Lorsqu'*Extension* paraît, Michel Thomas travaille comme cadre informaticien à l'Assemblée nationale. Son passage chez Laure Adler à la télévision va faire de Thomas, le Houellebecq. Aucun membre du service informatique n'est heurté par le tableau déprimant qu'il dresse du milieu, puisque l'auteur



s'est inspiré de personnages issus de sa vie précédente, avant qu'il ne passe un concours administratif, qui le mènera à la Chambre basse.

À l'époque, en 1983, Michel Thomas se rendait à Rouen pour former les agents de la direction départementale de l'Agriculture (DDA) de Seine-Maritime à la mise en

place du nouveau logiciel de la politique agricole commune (PAC). On ne parlait pas encore de numérique, mais le monde professionnel s'informatisait, inéluctablement, symbolisant la voie d'avenir. Le monde d'après, celui d'aujourd'hui, du « télétravail », notamment.

Sans revenir sur le pessimisme sociétal et la misère sexuelle qui règnent dans les écrits de l'auteur, intéressons-nous à sa vision normande, déprimante elle-aussi. Évidemment, cette vision s'adresse plutôt à la vision urbaine de la Normandie, celle de l'Est. L'ancienne Haute-Normandie. Mais qu'importe, l'image qu'en donne l'auteur est tellement déplorable qu'elle semble incarner un territoire et une population.

La description de Rouen est terrible : son arrivée par un train, le Paris-Saint-Lazare-Rouen rive droite, qui suit la Seine et ses boucles, fleuve qui semble charrier « du sang », écrit-il, observant les rayons du soleil levant. Le bâtiment de la DDA est « sinistre ». Il déplore, en Parisien, le fait que l'activité démarre, en province, dès 8 heures du matin.

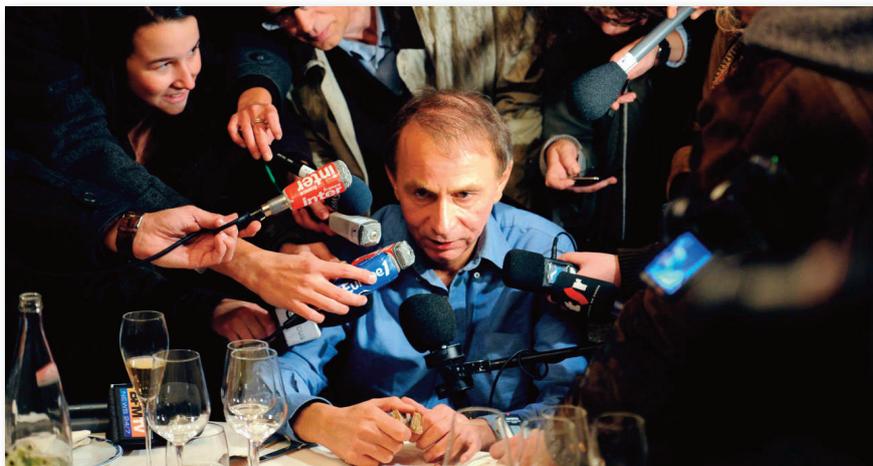
Certes, il s'installe aux *Armes cauchois*, hôtel (de fiction) rouennais qui lui permet, aussi, de mettre en valeur l'origine de son nom d'auteur. Houellebecq, comme Caudebec-en-Caux, comme Bolbec... Un homme portant un nom cauchois ne peut s'arrêter que dans un hôtel portant ce nom. La pluie normande, forcément normande, ponctue les journées passées en Normandie.

Attiré inconsciemment par Rouen, Michel Thomas, qui est, évidemment, le héros du roman, décide de passer le week-end à Rouen, bien que ce choix soit absurde, indique-t-il en substance. Rouen n'est-il pas l'incar-

Franck Buleux



« Cette Extension du domaine de la lutte, description très négative de Rouen et des Rouennais a permis à Michel Thomas de se faire un nom, Houellebecq, un style et une qualité de plume. Il se fait fort d'exploiter un thème essentiel et récurrent, celui du rejet des comportements humains de notre société post-moderne. »



s'agit d'autres raisons plus personnelles mais Michel Houellebecq ne prend pas de gants.

Et puis, l'environnement humain n'arrange pas la ville, il y a « **des dizaines de loubards qui sillonnent les rues en moto ou en mobylette** », descendant de la « banlieue rouennaise », qu'il estime « **en voie d'effondrement industriel complet** ». Est-ce une attaque contre « **le plus jeune Premier ministre de la France** », à l'époque Laurent Fabius, élu de cette banlieue depuis son parachutage en 1977 dans une région les plus socialistes de France. Il sera d'ailleurs élu député dès 1978.

En 1979, il y eut l'inauguration de l'église Sainte-Jeanne-d'Arc (son aspect évoque la coque inversée d'un bateau viking, un esnèque), sur la place du Vieux Marché, lieu où fut brûlée la Sainte le 30 mai 1431 ; cette architecture ne trouve pas grâce aux yeux du touriste parisien, qu'il compare à une « **espèce d'entassement de dalles de béton bizarrement incurvées** ». Quant au marché lui-même, situé au centre de la place, sous une rotonde, il le compare à « **un arrêt de cars** ». Le nouveau cœur de la ville de Rouen, inauguré par le président de la République lui-même le 29 avril 1979, est un parcours du combattant, plus qu'une visite touristique.

Son observation humaine n'est guère plus positive : Rouen est composée de « **petits groupes satisfaits d'eux-mêmes et de l'univers** », « **arborant un sourire narquois** ». Michel Thomas se sent tellement différent. Plus tard, déçu – aussi – par les cafés rouennais, il flânera dans les vieilles rues. L'âtre Saint-Maclou, à l'autre bout de la ville, trouvera grâce à ses yeux, avec « **une grande cour carrée, magnifique, entièrement entourée de sculptures gothiques en bois sombre** ». Rouen étant la ville aux cent clochers, il n'eut aucun mal à observer un mariage religieux, à la porte d'une vieille église, « **très ancien style** ». Les mariés lui semblaient « **ridicules** », comme semblaient d'ailleurs le penser, des « jeunes » qui passaient devant l'évènement.

Son retour à Paris, où il résidait, ne le satisfera guère plus. Il retrouvera, à travers les vitres du train, le soleil rouge, lui rappelant la couleur du sang. Les « **immeubles lépreux** » du XVIIe

nation d'une vie absurde, comme la conçoit l'auteur ?

L'image déplorable de Rouen et des Rouennais.

Certes, il n'en disconvient pas, Rouen « **a dû être une des plus belles villes de France** » (la formule est indiquée au passé) et « **il y a de très beaux vestiges moyenâgeux, des maisons anciennes d'un charme réel** ». Mais ajoute-t-il aussitôt, « **Tout est foutu** ». Le bilan, que nous pouvons situer en décembre 1983 et 1984, s'avère désastreux : « **Tout est sale, crasseux, mal entretenu, gâché par la présence permanente des voitures, le bruit, la pollution** ». Il indique que le maire doit être « **incompétent ou corrompu** ». S'agissant, à cette période des années 1980, de Jean Lecanuet (1920-1993), candidat à l'élection présidentielle de 1965, ancien garde des Sceaux de 1974 à 1976, puis ministre de l'Aménagement du Territoire de 1976 à 1977 de Valéry Giscard d'Estaing, leader du centre droit à cette période (il préside l'Union pour la démocratie française, UDF, depuis 1982, après avoir dirigé le Centre des démocrates sociaux, CDS, héritier du Mouvement républicain populaire, MRP), le fait qu'il s'agisse d'un « roman » et que Jean Lecanuet, maire de Rouen de 1968 à son décès, n'est plus de ce monde est une double et saine précaution juridique. Au demeurant, certains de ses anciens collègues, qui se sont clairement identifiés dans le roman, avaient évoqué le dépôt d'une plainte en diffamation contre l'auteur, avant d'y renoncer. Certes pour ses anciens collègues, il

arrondissement de Paris lui permettent, à peine, d'oublier Rouen... où il lui aurait été « odieux » de mourir, entouré de ces « **imbéciles de Rouennais** ».

Ce sombre tableau de Rouen fait par un Houellebecq, en quête d'identité, nous apparaît, foncément et foncièrement accablant. Sans doute, plus qu'une critique acerbe sans détours de la capitale historique normande, est-ce un rejet du modernisme (puisque l'âtre Saint-Maclou et les vieilles rues moyenâgeuses trouvent tout de même grâce à ses yeux) et des comportements humains, que l'on peut retrouver partout.

Cette *Extension du domaine de la lutte*, description très négative de Rouen et des Rouennais a permis à Michel Thomas de se faire un nom, Houellebecq, un style et une qualité de plume. Il se fait fort d'exploiter un thème essentiel et récurrent, celui du

rejet des comportements humains de notre société post-moderne.

Il oubliera Rouen, vecteur du modernisme provincial. Il se réconciliera avec la Normandie, comme nous le narre notre sociétaire Philippe Olive, bien plus tard, narrant son dernier roman, *Sérotonine*, au cœur de cette Normandie occidentale, celle de sa grand-mère paternelle.

On ne peut pas, toutefois, ne pas penser que les succès littéraires de Michel Houellebecq sont nés à partir d'une critique dithyrambique de Rouen et de sa population.

« **Qu'on parle de moi en bien ou en mal, peu importe. L'essentiel, c'est qu'on parle de moi !** », affirmait péremptoirement l'audacieux animateur télévisuel Léon Zitronne (1914-1995).

Vu sous son angle, Rouen a encore un bel avenir. □

Dossier

Michel Houellebecq et la Normandie à partir de son dernier roman, *Sérotonine*.

Les romans de Michel Houellebecq sont déconcertants bien que dans une certaine tradition récente de la littérature internationale. Pour résumer la pensée générale de l'auteur, la civilisation moderne se liquéfie en imposant des normes de plus en plus contraignantes de la vie quotidienne. L'exemple type est l'interdiction de fumer, qui constitue la trame générale de l'ouvrage. Si Florent-Claude Labrouste (c'est le nom que prend l'auteur pour raconter son histoire à la première personne) s'installe dans un premier temps dans le quartier de la place d'Italie, afin d'organiser sa propre disparition, c'est parce qu'il a trouvé un hôtel, le Mercure, qui accepte encore un client qui peut fumer dans sa chambre. Lorsque cela n'est plus possible, il part s'installer à Clécy, en Normandie.

De là une petite odyssée en Basse-Normandie qui lui fait retrouver un ancien camarade d'Agro, Aymeric d'Harcourt-Olonde, dont le château

est toujours bien dans la Manche, près de Portbail. La branche Harcourt-Olonde existe encore à ce jour et appartient à la grande descendance des Harcourt.

Les pérégrinations de notre héros passent par Caen, ce qui lui permet de quitter Paris pour un poste à la Direction régionale de l'Agriculture et de la Forêt de Basse-Normandie, de manière à réaliser la promotion internationale de nos trois fromages rois.

Ayant trouvé à louer une maison à Clécy, il s'y sent bien. Il traverse tous les jours Thury-Harcourt, et découvre, grâce à la lecture de *Patrimoine normand*, le lien qu'il y a entre le duc d'Harcourt et la branche des Harcourt-Olonde.

La description des sites et villages de Basse-Normandie par Michel Houellebecq est charmante et nous donne envie de connaître tous les coins décrits, même si un certain nombre nous sont bien connus. Parmi les découvertes, Canville-la-Rocque et

Philippe Olive



« Houellebecq reprend avec génie les concepts soutenus par d'autres écrivains et parvient à nous faire partager la valeur d'une écriture saisissante. Ses citations sont toujours pertinentes même si elles sont faites pour provoquer. »

6

le château d'Harcourt-Olonde, à côté de Portbail. L'incorporation de ce château dans le cours du roman est loin d'être un hasard, car le château est devenu une ferme occupée par l'ami de Houellebecq, issu d'une grande famille et cette information est essentielle pour le reste du récit. Ce château aurait servi de cadre à la fin du dernier roman de Barbey d'Aurevilly, une histoire sans nom.

Bagnoles-de-l'Orne nous vaut quelques descriptions rapides, mais on sent que l'auteur ne s'y sent pas à l'aise. Il n'insistera pas. De même que Falaise où il épie le cabinet vétérinaire de son ancienne copine Camille.

Puis la description de la manifestation sur l'autoroute au niveau de l'embranchement sur l'A13 et la A132 vers Deauville, dont je ne parlerai pas, car même dans un roman, c'est un peu trop fort.

La suite nous emmène dans un petit hôtel de Regnéville-sur-Mer, à l'ouest de Coutances, puis sur la place même du parvis de la cathédrale de Coutances.

La description de Houellebecq nous donne une forte envie de revoir les lieux, d'autant que la scène suivante se situe dans un gîte sur le lac de Putanges, région que je connais particulièrement bien pour y avoir vécu un an dans mon enfance aux Isles-Bardel.

Puis retour devant l'église Saint-Gervais-de-Falaise, à la recherche de Camille. Camille repérée, il la suit sans rien dire ni se faire reconnaître jusqu'au Lac de Rabodanges. **« C'était un lac de barrage, probablement ; il n'y avait presque aucun signe d'occupation humaine, ce**

paysage ne me rappelait rien que j'avais pu voir en France, on se serait plutôt cru en Norvège, ou au Canada ». La filature nous mène vers un chalet de bois isolé, de l'autre côté du pont. C'est là que se terminent l'histoire et notre petite odyssée en Basse-Normandie.

Je vous incite à lire ce roman en particulier à cause de la description des lieux et des sites. Le style est également toujours plaisant et renvoie à un certain nombre d'auteurs que l'on ne s'attend pas à voir dans la bouche du héros.

Michel Houellebecq a eu le prix Goncourt en 2010 (après au moins deux tentatives infructueuses) avec *La Carte et le Territoire*. Il avait échoué en 1998 pour *Les Particules Élémentaires* et en 2005 pour *La Possibilité d'une île*. L'on peut toujours mettre en doute le choix des jurés Goncourt mais jamais la qualité du style des auteurs primés. Michel Houellebecq ne fait pas exception. Son style est une valeur sérieuse, et les nombreuses allusions littéraires prouvent la très vaste culture de l'auteur.

Ce qui surprend dans un premier temps, venant d'un ingénieur agricole ayant fait Agro. Ainsi dans la deuxième partie du récit, Houellebecq cite la « **dimension kantienne du respect** », Heidegger en ses jours de bonne humeur (sic) pour la prémonition des plaisirs que l'homme ressent à l'avance des plaisirs que la femme peut lui donner jusqu'à la mort. Puis Georges Bataille, revu à la lumière des nouvelles sexualités virtuelles, Leiris et Blanchot.

Au sujet de Blanchot, l'une des amies de Claude Labrouste, dans le



roman, qui lit des textes à la radio pour *France Culture*, a une réflexion singulière. « **Elle n'aurait jamais soupçonné, me dit-elle, l'existence de merdes pareilles, c'était stupéfiant me dit-elle qu'on ose proposer au public de telles conneries. Je n'avais pour ma part** (c'est Houellebecq qui parle) **aucune opinion sur Blanchot, je me souvenais juste d'un amusant paragraphe de Cioran dans lequel il explique que Blanchot est l'auteur idéal pour apprendre à taper à la machine, parce qu'on n'est pas « dérangé par le sens ».**

Cette réflexion me fait penser à la réplique de Woody Allen, dans son film *Meurtre mystérieux à Manhattan*, au sujet d'une romancière qui propose de faire éditer son manuscrit auprès de Woody Allen (éditeur dans le film), et qui s'entend dire « **par rapport à votre manuscrit *Finnegan's Wake* est vraiment un roman de gare** ».

Deux mots d'explication : *Finnegan's Wake* (ou *Le songe de monsieur Finnegan*) est la dernière œuvre de James Joyce, publiée en 1939 et que Joyce avait mis 17 ans à écrire pour aboutir à une nouvelle définition du langage et de la littérature. Chaque chapitre suit une forme particulière (poésie, récit épique) et une langue différente. Malgré la difficulté de la tâche, on a réussi à le traduire en français. Et ce roman constitue l'œuvre la plus ardue à étudier, même pour un esprit très brillant. D'où la qualification de roman de gare de *Finnegan's Wake* qui semble plus que surréaliste et qui provoque une hilarité persistante et à répétition. Notons enfin à ce sujet, pour nos amis scientifiques, que le

mot Quark désignant la particule la plus élémentaire située à l'intérieur des neutrons, protons et autres hadrons et relié aux autres par des Gluons (sic) a été inventé par un physicien américain en 1966 (Gell-Mann) en souvenir de l'un des vers parus dans *Finnegan's Wake* : « **Bring Three Quarks to Mister Mark** ».

Une vingtaine d'autres auteurs sont encore cités, au détour d'une phrase : ainsi Theodor Fontane, Loti, Segalen, Vauvenargues, Chamfort, La Rochefoucauld et ceci en une demi-phrase, par amusement de l'auteur qui charrie, telle une rivière rapide chargée de débris, des concepts dont il s'amuse, mais qui obligent le lecteur consciencieux à faire de nombreuses vérifications.

On continue avec Thomas Disch, auteur de science-fiction qui s'est suicidé un 4 juillet, Christine Angot, dont l'auteur a lu les 5 premières pages d'un roman sur l'autofiction, *Les âmes mortes* de Gogol, Baudelaire, Thomas Mann et *La montagne magique*, appréciée avec une réserve croissante. Comme l'œuvre de « **ce vieil imbécile de Goethe** » l'humaniste allemand tendance méditerranéenne, l'un des plus sinistres radoteurs de la littérature mondiale), Marcel Proust et son temps retrouvé qui démontre que même les relations amicales n'offrent rien de substantiel, Mann à nouveau qui dépeint la fin définitive de toute civilisation, la faillite de toute idée de culture européenne, Conan Doyle obsédé par la mort comme notre héros à la fin de son livre.

Houellebecq reprend avec génie les concepts soutenus par d'autres écrivains et parvient à nous faire par-

tager la valeur d'une écriture saisissante. Ses citations sont toujours pertinentes même si elles sont faites pour provoquer. Ainsi son « *Jacques Prévert est un con* » paru en juillet 1992 aux lettres françaises. « **Aujourd'hui il entre à la Pléiade, ce qui constitue une seconde mort** ».

Il y aurait vraiment de quoi faire un livre à part de toutes les citations utilisées par Houellebecq ce qui permettrait de comprendre la totalité de la pensée de l'auteur. Le travail a d'ailleurs indirectement commencé avec la parution de *Mélatonine*, de Pascal Fioretto. Ce pastiche de *Sérotonine* vous fera rire une soirée entière, je vous le garantis.



Jacques Viquesnel

Hommage

Jocelyne Corbel ¹



8

Notes

¹ Jocelyne Corbel est née à Cherbourg et vit dans la banlieue de Caen. Infirmière, bibliothécaire, bénévole, membre de diverses associations littéraires et en particulier de la Société des Écrivains Normands, elle écrit poésies, nouvelles et romans. Elle est lauréate de nombreux prix littéraires.

Pour la joindre :
rene.corbel@free.fr

Jacques Viquesnel est décédé le dimanche 29 mars 2020, des suites d'un AVC à l'âge de 81 ans. Président de la SEN de 1994 à 2000, président honoraire depuis l'an 2000 quand il a laissé la place à Claude Le Roy.

Il était avant tout poète et conteur, mais aussi humoriste et comédien.

Né en mai 1938 au Havre (Seine-Maritime) où il fut instituteur puis professeur de français dans un collège, Jacques Viquesnel fut ensuite principal-adjoint de collège, successivement à Evreux (Eure) puis au collège Michelet de Lisieux (Calvados). Il disait : « **J'ai toujours voulu rester adjoint pour avoir un peu de liberté** ».

Cette liberté lui a permis d'écrire de la poésie, de créer des spectacles pour rendre la poésie populaire. Le regard plein d'humour, le sourire aux lèvres, chaleureux, ouvert, il avait créé une association « **d'humour et de poésie** ».

Il clamait un monde utopique où l'amour et le bonheur dominaient, il les lisait dans les écoles - Yvette Roudy, députée-maire de Lisieux, l'avait chargé « **d'animation culturelle dans les établissements scolaires de la ville** » Il avait aussi l'art de déclamer dans les salons et les scènes de théâtre offrant un spectacle bien monté.

Il a écrit vingt-neuf ouvrages illustrés par des amis artistes, des photographes et préfacés par des plumes de renom comme Bernard Clavel, Paul Guth, Léopold Sédar Senghor... Il fut couronné de nombreux prix littéraires.

Son 29e opus en 2017 « *Jacques Viquesnel, sa vie, son œuvre* », n'était pas un testament. Il continuait d'aller à la rencontre de ses lecteurs, dans les salons et les librairies.

Avec les strictes mesures sanitaires en ces mois de mars et avril, ses amis, nombreux, ne pourront l'accompagner dans son dernier voyage, mais ils adressent à son épouse et à sa famille toutes leurs condoléances.

« **Encore un vers et je m'en vais. Seul, je ne rime à rien. Aimons-nous.** » écrivait-il.

Comme beaucoup de clowns et de poètes il n'avait pas que des mots de joie, il avait des temps de tristesse et de mélancolie. En 1997 à la fin de son recueil « *Côté cour - côté jardin* » il écrivait :

*La vie est ainsi faite
Un jour le cœur s'arrête
A la saison des feuilles mortes
où chacun referme sa porte.*

Mais il est parti au printemps, un printemps où tout s'est arrêté. □



Photo en encart: René Corbel à Saint-Romain de Colbosc (Seine Maritime) le 11 octobre

Ci-dessus: en octobre 2004 à Honfleur.

Cette photo date de mai 1997 à Bernay, lors d'une journée littéraire. Jacques Viquesnel et Claude Le Roy nous offraient un spectacle de poésie. Cela ne faisait que quelques mois que j'étais membre de la SEN. La photo n'est pas bonne mais c'est sans doute la première que j'ai prise de Jacques.

En 1994 Jacques Viquesnel est élu lors de l'AG à Argentan. Le chancelier est **Marc-Emmanuel Salètes**. Les vice-présidents: Robert Chouard, Claude Le Roy, René Saint-Clair, Robert Rotrou, Pierre Maugendre, Gilbert Delahaye. La secrétaire: Irène Gaultier-Leblond. La trésorière: Lucienne Guillot.



En 2011 et 2012 au salon de Livarot. Jacques était toujours entouré de ses poèmes-affiches.

Photos Jocelyne Corbel.

Les présidents successifs de notre société:

- 1923-1928: Charles-Théophile Féret (fondateur avec L. Delarue-Mardrus)
- 1928-1933: René Fauchois
- 1933-1951: Edmond Spalikowsky
- 1951-1965: René Herval
- 1965-1990: Jacques Henry
- 1994: Pierre Maugendre
- 1994-2000: **Jacques Viquesnel**
- 2000-2018: Claude Le Roy
- 2018: Franck Buleux



L'auteur Jacques Viquesnel fait l'humour en poésie

Dans le journal *Le Pays d'Auge* du 9 décembre 2015 il présentait son avant-dernier livre:

Il se définit comme « **un poète, humoriste et conteur** ». Dans son dernier ouvrage, le 38e, Jacques Viquesnel réunit les trois cordes de son arc. Le recueil « **Aimer c'est faire sourire** » regroupe des poèmes, des sketches et des textes en prose « **dans un style volontairement populaire** », sur des thèmes aussi variés que le temps, le baiser ou la nouvelle année.

Le regard de l'auteur est toujours positif. « **Quand on lit les journaux, on a l'impression qu'il n'y a que des événements tristes. Je vois la vie différemment. Un sourire, c'est quand même plus sympa qu'une tête d'enterrement. Ce livre est une réflexion sur le monde qui nous entoure** » explique l'ancien principal adjoint du collège Michelet à Lisieux (Calvados).



Notre anthologie poétique

... Ballades pour une balade en Normandie

Praticables (Bleu-Gris)

I.
*Au Becquet, la lumière descend
sur la peau découverte,
repassé un vernis acajou
sur les mèches brûlantes,
atours ajourés qui protègent,
face à la marée.*

II.
*Au Becquet, ses yeux s'ouvrent
et sur l'eau les nacelles s'enflamment,
portent la lumière jusqu'aux cils, aux paupières
de celle qui dormait sur la grève.
On entend le feu du jour qui se rapproche,
rallume sur ses joues un sourire nouveau.*

III.
*Ses yeux gris clair,
que le soleil éclaircit,
soulignés par le trait de charbon
qui est le ciel au-dessus
du Raz Blanchard,
ses yeux qui occupent
tout le haut de la Baie
des Trépassés et que je remporte,
laissant là les praticables
du passé.*

Claude VANCOUR



Pointe du Rozel

*Elle s'avance, dans le chaud du vent,
dans la Passe de Goury avant la laisse,
contourne les sarcophages de silex, traces
des plus grandes marées.
C'est de côté que sa hanche
se mesure au noroît :
elle se détourne
de la brise levée
et les franges de son habit
sont la traîne ailée
des noces de l'après-midi.
Face aux bourrasques, la beauté
affronte le soleil descendant
– qui dépose un baiser d'or
sur l'estuaire – et la langue goûte,
sur ses lèvres entrouvertes
le contour que le sel a laissé.*

Claude VANCOUR

Quand le jour s'ébroue



*L'oiseau surveille,
survole et vire,
encadre le lever orange
du rideau de scène
du matin.*

*La terre replante
ses forêts verticales
à chaque bord du chemin,
compte les arpents
que la nuit libère.*

*La cavale qui dormait,
debout, à côté de la haie,
donne le signal
de la course haletante :
le jour se réveille
et la suit.*

Claude VANCOUR



Au bord de l'Ouve

à Claude Le Roy, i.m.,
cette autre histoire d'eau en Normandie.

Aigrette qui mesure le pré,
donne de ses ailes le bonjour
au loriot seul qui annonce l'heure
des agapes le long du fossé
qui sert de bordure
et que la ronce clôture
et le bambou calfeutre.
Les deux oiseaux s'étonnent
de l'absence de chevaux
et vérifient celle des humains
qui ont abandonné
la vieille bergerie en torchis
au lierre et au vent qui leur ouvre
la porte à deux battants,
à ras de l'Ouve-la Douve
où le banc d'anguilles attend
que le mascaret d'automne
remonte le courant.

Claude VANCOUR

Entendez-vous la mer?

Lorsque le pourpre et l'or embrasent des diamants
A l'horizon bleuté où flambe le silence,
Quand la vague déploie en gestes nonchalants
Les plis de son tapis majestueux, immense,

Quand le ciel se fait lourd et que soufflent les vents,
Quand l'orage vomit, que la vague en démente
Déchaîne sa fureur et que les goélands
Se tordent dans l'effort et dans l'incohérence,

Entendez-vous les voix, les râles ou les pleurs
Des marins disparus ou des veuves en noir ?
Entendez-vous les chants et les cris de bonheur

Des paradis de feu, d'insouciance et d'espoir ?
Entendez-vous les flots, entendez-vous l'enfer ?
Entendez-vous la paix, entendez-vous la mer ?

Yves-Marie HELLO

Le printemps de personne

à Paul Celan, i. m.

Le printemps de personne
et l'herbe n'est plus foulée
et les bêtes sauvages
élargissent le chemin,
de la rivière au moulin,
du feu de camp au vestiaire,
elles trouvent que la terre n'a plus
son parfum d'hier.

Claude VANCOUR
avril 2020,

Chien seul

in memoriam Roger, son maître emporté.

Le chien reste à l'arrêt, longtemps, dans la maison
vide,
à guetter, piéger et le maître n'est pas là, dans sa cour,
ses meubles et Rex renifle, la piste est pourtant la
bonne,
les passants l'indiffèrent, l'appel revient, in-entendu,
rauque et bientôt cesse.
Dans le fond le plus obscur de la cour, il s'est tassé,
ne jouera plus.

Claude VANCOUR

avril 2020, au temps du corona et du confinement.



Confinement

Par une fenêtre une rue blanche de soleil
et de silence
Un oiseau s'étonne, dandine la tête
sur sa branche
dans le jardin de mes voisins
Ils sont partis au magasin
Attestation en main.

Moi je pense à demain
au bout de la rue blanche
vide comme un dimanche
un dimanche gelé
dans un monde paralysé
oppressant, oppressé.

Hier encore tout un peuple pressé,
mais aujourd'hui
comme si la guerre de la vie avait cessé.
Et dans ce couvre-feu
couve une crainte calfeutrée.
Sur les écrans : tous les pays au carnaval
des masques blancs,
des idées noires sous les draps blancs.
Nous n'irons plus au bal.
Le monde se vide.
C'est le Covid.

Jocelyne CORBEL
25 mars 2020

Matin confiné

Au matin, les yeux ouverts des braises sous la cendre, sous la bûche et l'aube offre son soleil et nous guide vers la grille, les quatre marches qui nous ouvrent le verger, vite, avant que la fleur du pêcher ne devienne feuille mais aussi bourgeon, son parfum encore là, c'est tardivement que l'on vient goûter des yeux, du bout des doigts, sentir sous son pas l'herbe couleur citron vert, épaisse comme duvet et l'on voit par-delà la clôture le paysage promis.

Claude VANCOUR

Plain du Cotentin, mars 2010

La rue vide

*Les jours ressemblent aux jours...
Ma fenêtre a des rideaux blancs
D'où je regarde assidûment
Le vent désert et la rue vide.*

*Pourquoi est-ce plutôt jeudi
Que mercredi ou vendredi
Puisqu'aujourd'hui rien ne le dit
Que vent désert et la rue vide.*

*Pourtant le soleil est présent,
Ma fenêtre a des rideaux blancs ;
Les oiseaux passent comme avant
Je parle seule avec le vent,
Avec le ciel et la rue vide.*

Irène GAULTIER-LEBLOND

26 mars 2020



12

La grenouille a mal à la tête

*La grenouille a mal à la tête,
Elle se confie au canard
Toujours poli à son égard,
L'œil aimable et l'oreille prête.*

*Ai-je le coronavirus,
J'ai aussi quelques courbatures
Et un peu de température,
Dois-je chercher dans le Cyrrus*

*Un grand connaisseur, un Nimbus
Qui a tout appris dans les livres,
Qui vous dit comment il faut vivre,
Manger et faire l'amour en plus ?*

*Le canard n'est pas si savant !
Il est sage... Il parle verdure,
L'oiseau, le ciel, l'eau, la nature
Et l'amour au gré du courant.*

*Pour la grenouille c'est un sot...
...Nimbus l'augura névrotique !
Donna à prendre un narcotique
Et lui demanda cent euros.*

*Quand il rentre des pâturages,
Le canard voit la mare en deuil,
La grenouille est dans un cercueil
De roseaux et de joncs sauvages.*

*Que n'a-t-elle entendu le sage ?
Mais celui-ci n'a pas d'écho
Et l'erreur revient mot à mot
Se transmettre dans l'héritage.*

Irène GAULTIER-LEBLOND

5 avril 2020

Le scoop

*L'ânesse et le renard, chacun à sa manière
Cherchaient un remède au poison
Qui dévastait le temps, l'espoir, la terre entière
Et dont tous deux taisaient le nom.*

*Le renard s'excitait dans sa course hâtive
Pour un scoop rémunérateur,
Au contraire l'ânesse, prudente et attentive,
Analysait avec le cœur.*

*Les suivait à distance un perroquet sauvage,
Que l'on appelait Facebooki,
Qui faisait des rumeurs et on-dits son breuvage
Sans contrôler ni quoi, ni qui.*

*Or la recherche hurlait au monde son urgence,
Il en allait de vie ou mort,
Il en allait peut-être aussi de la finance
Qui pourrait bien y voir du tort ?*

*L'ânesse patiemment œuvrait dans le silence
Quand le renard très sûr de lui
Pérorait et vantait chaque jour son avance
Suivi partout par Facebooki.*

*Enfin par un matin, il clama sa victoire
Le perroquet s'en fit l'écho
Au monde entier et le déboire
Fut à la hauteur du fiasco...*

*L'ânesse réussit sans jamais se déprendre
Des doutes, conseils et acquis,
Il est souvent plus sage et avisé d'attendre,
La vérité est à ce prix.*

Irène GAULTIER-LEBLOND

18 avril 2020

Vladimir Fišera

Deauville en août 1947

Vladimir Fišera, alias Claude Vancour en poésie, partage avec nous cette évocation de l'immédiat après guerre par des extraits du journaliste sportif au Monde depuis sa création, **Olivier Merlin** (1907-2005), qui fut ensuite rédacteur en chef de Paris-Match de 1954 à 1974. Il était un grand sportif et un spécialiste de la musique et de son histoire, du flamenco à Stravinsky en passant par le Bel canto et l'opéra. Ces extraits sont repris dans son ouvrage « Une belle époque. 1945-1950 » paru en 1986 aux Editions Olivier Orban.

[...] Franchi le pont provisoire sur la Touques, les meurtrissures de la guerre sautent aux yeux. Sur la terrasse de la « **plage fleurie** », les asperges Rommel rouillent sur le sable, les chevaux de frise longent encore les bains pompéiens, une petite équipe vert-de-gris se prosterne en pénitence de déminage...

Sur le boulevard de la plage, dit front de mer, le *Normandy* bat d'une aile dans ses colombages, le Casino et l'*Hôtel Royal* se débarrassent péniblement de leur revêtement cacahouète, le Cercle des anciens du Jockey, incrusté entre les deux palais de Cornuché, n'a plus de toit. (...) De l'autre côté du décor, tout change et la vie reprend comme par le passé.

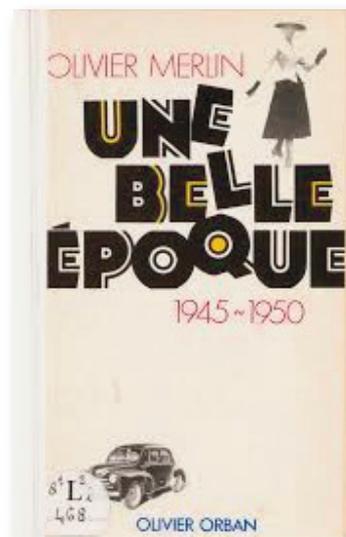
En cette veille du Grand Prix, le monde itinérant du turf est concentré au bar du *Royal*. Occasion unique de frayer publiquement avec les deux cents cercleux « sinistrés » d'à côté, mêlés pour une fois à leurs dames, plus rarement mélangés au vulgaire, commissaires de course, gros éleveurs du Calvados, voire deux ou trois jockeys traités en prince de la cravache. Ainsi au hasard des salons miraculeusement rechampis, quelques messieurs très « vieille France » se tutoyant depuis le berceau, distribuant des « *Comment va ?* » sans attendre

la réponse, barricadés derrière leur œil de verre, tout juste intéressés par des références de carnets mondains ou des conversations de château entretenues du bout des dents.

La scène se déplace le soir au Casino. Celui-ci a subi beaucoup de dégradations à son pavillon oriental. Du moins, les Ambassadeurs, l'immense salle des soupers et de la danse aux grandes baies Directoire, aux lustres de cristal, aux vastes tentures mariées à la couleur des moquettes, répandent derechef la chaleur et les charmes de la vie à grandes guides. Ô nostalgie de nos vingt ans que Jacques Becker et moi nous venions (d'Houlgate) communier aux syncopes jazziques des Billy Arnold's, échangeant parfois, honneur insigne, des clins d'œil avec notre « saxo » favori !

Le flambant neuf, avec ses relents de havane, se respire mieux encore dans les salles de jeu, où les visiteurs du soir tiennent table ouverte. Ici le silence est à peine troublé par les annonces des croupiers encore que les murs retentissent à jamais du cri d'une épouse sur le seuil du privé : « **Arrêtez-le donc, vous voyez bien qu'il est fou !** » Le fou était le grand André Citroën pontant million sur million, seul exemple où le chemin de fer ruina l'automobile.

Olivier Merlin



« Nous évoquons le défilé des célébrités au bar du Soleil, à la Potinière, les cohortes de non-sportifs résolus, alpage de vieilles flanelles, des têtes couronnées, barons de la finance, artistes et flambeurs en renom qui, à la belle saison, décuplaient la population locale ».

Une silhouette au teint allumé, dont la carrure d'athlète se meut à l'aise dans son smoking lâche, beaucoup de chic, de l'allure, circule parmi les tables : c'est l'omniprésent patron François André. (...) Grâce à son dynamisme, le *Normandy* retrouve sa clientèle, le *New Golf*, dont l'inauguration en 1929 coïncida avec son propre avènement sur la côte normande, s'est vu débarrassé du « decauville » qui faisait teuf-teuf à travers les links, les terrains de l'esplanade sont rendus au tennis, bref chaque ouvrage de « l'Usine André » est opérationnel. Nous évoquons le défilé des célébrités au bar du Soleil, à la Potinière, les cohortes de non-sportifs résolus, alpage de vieilles flanelles, des têtes couronnées, barons de la finance, artistes et flambeurs en renom qui, à la belle saison, décuplaient la population locale.

— *C'était une époque plus facile, soupire François André entre deux bouffées de son éternel cigare. D'abord l'État ne prélevait pas quatre-vingts pour cent sur la cagnotte comme cela se passe aujourd'hui. Ensuite le client qui faisait marcher Deauville, entouré de nos soins, bien sûr, était un monsieur dont la seule distraction – mais essentielle – était un tout petit tour de planches avant le déjeuner : tout le reste de son temps, jusqu'à l'aube, se passait au Casino... (...)*

Le Grand Prix dominical du lendemain est favorisé par le climat idéal que seule secrète la côte normande à ses beaux jours : au ciel, un azur ten-

dre comme une aquarelle de Boudin, sur l'herbe crue, les taches multicolores d'une toile de Dufy, au milieu des massifs de géraniums, les tribunes de l'hippodrome, à la pelouse une foule de ruraux rubiconds, crâne blanc à l'emplacement de la casquette, transpirant par habitude...

Au paddock, considérations diverses surprises entre deux tuyaux :

- *Jetez un œil sur la liste des propriétaires, c'est cocasse : tous marchands de soupe.*
- *Qu'est-ce que vous voulez mon bon ! Les gens préfèrent vendre les écuries plutôt que les chevaux.*
- (...)
- *Qui est cette grosse vache aux yeux de veau ?*
- *Une Anglaise titrée, lady je ne sais plus quoi... Car ils reviennent à Deauville nos bons amis britanniques, comme jadis à Dieppe et à Dinard...*

Mais voici que les concurrents du Grand Prix sont sous les ordres. Tout se passe très vite et sans histoire : Le Paillon, monté par Rochetti, l'emporte, ce qui, normal, va faire sauter les bouchons de champagne. Le beau monde, appliquant les traditions recouvrées, s'éclipse avant la cinquième...

Et moi, après quelques coups de fusil aux comptoirs, mon cheval-vapeur en main, les sacoches sur l'épaule, je rallie la petite gare de Touques, d'où part le dernier train de Deauville.

Olivier Merlin



Une nouvelle de Yves-Marie Hello

Pauv'ti Gamin ou L'amour plus fort que la guerre

Germaine était ce que les gens de la campagne appelaient une brave femme. Toujours vêtue de couleurs sombres, les cheveux déjà grisonnants malgré son âge peu avancé, elle était mère de deux enfants, Bernard et Roger. Elle ne connaissait pas l'adresse du coiffeur ni le prix d'une place de cinéma. Le père de famille, forgeron de formation, travaillait en usine et assurait les revenus du foyer. La famille élevait des volailles et cultivait un potager dont la variété des légumes aurait fait l'admiration d'un maraîcher d'aujourd'hui.

Le mois de mai 1939 avait été pour Germaine un merveilleux mois. Elle était très pieuse et honorait la bonne Vierge, puisque ce mois est celui de Marie, mais il avait été marqué par la naissance de Suzanne. Après avoir mis au monde deux garçons, la Nature lui donnait une jolie petite poupée blonde. Le petit village s'éveillait au soleil et aux vacances qui approchaient. Les congés payés n'étaient pas encore entrés dans les habitudes et chacun les attendait comme un cadeau du père Noël pour adultes. Chaque après-midi, après avoir préparé le biberon de trois heures et une bouteille d'eau, enveloppée dans un torchon humide afin qu'elle restât fraîche, Germaine partait promener Suzanne. C'était toujours le même circuit. Il n'était pas rare qu'elle y rencontrât quelque voisine avec laquelle elle ne manquait pas de faire la causette. Bien sûr, Suzanne était le premier sujet de conversation, mais l'on déviait bien vite vers les nouvelles qui venaient de nos voisins d'outre Rhin. L'invasion de la Tchécoslovaquie était sur toutes les lèvres. Malgré l'ardeur du soleil, l'horizon s'assombrissait mais chacune espérait que la jeunesse insouciant dont elle avait la responsabilité pourrait s'épanouir dans la paix du petit village. Au fur et à mesure que les jours passaient, que le mois d'août touchait à sa fin, les nouvelles ne rassuraient pas les populations. Le 1^{er} septembre 1939 fut un jour dont Germaine se rappela toute sa vie. Le modeste poste de radio, qu'elle appelait toujours "le petit poste", annonça l'événement qui paralysa, pendant quelques instants, les activités de chacun : ce jour, à l'aube, les troupes allemandes étaient entrées en Pologne. Trois jours plus tard,

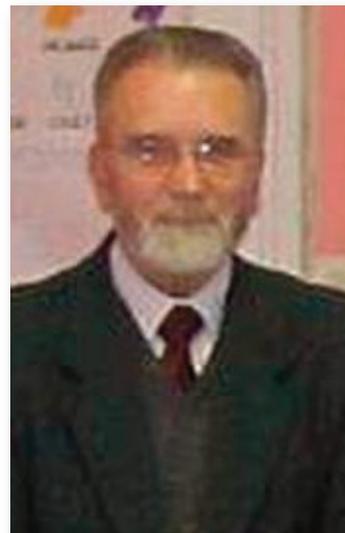
la France réagissait et le conflit s'avérait alors inévitable, avec son cortège de conséquences : le départ des hommes et un bouleversement complet de la vie quotidienne. Les merveilleuses couleurs de l'automne disparurent avec la chute des feuilles, la Nature s'habilla de gris, de noir, perdit de sa vigueur, et s'endormit doucement, comme pour accompagner l'inquiétude qui habitait maintenant les esprits et les cœurs. Les beaux jours n'étaient plus qu'un souvenir. Le village n'était plus qu'une communauté de femmes et d'enfants. Quand le deuil frappait une famille, tout le village était "plombé" par la peine partagée. On n'osait pas dire qu'on espérait revoir son mari ou son fils, on avait presque honte.

Enfin, ce fut août 1940. Germaine vit rentrer celui qu'elle n'avait cessé d'attendre. Les journées se passaient à se reconstruire. On entra rapidement dans l'année 1941 avec ses contraintes dues à l'occupation. Après l'été qui permit de revivre et de connaître quelques moments de joie, l'automne fit place à l'hiver. On souffrit du rationnement de combustible. Le froid commençait à prévenir qu'il fallait songer aux provisions de nourriture, de bois et de charbon. C'est ce que fit le père de la petite Suzanne.

On fêta Noël 1941, le 25 décembre bien sûr, mais le cœur n'y était pas. Le père Noël apporta à Bernard et à Roger une friandise, une grosse orange et un petit jouet. Ne pas tomber malade et manger à sa faim étaient les priorités, vu les circonstances et la saison. L'hiver fut très dur. Dès la mi-décembre 1941, les premiers flocons de neige firent leur apparition. Les adultes ne pouvaient vivre la même joie que les enfants. Il fallait chauffer la maison. Le plus souvent, Germaine ne chauffait que la cuisine. La cuisinière à bois et à charbon fournissait la chaleur nécessaire à la cuisson des aliments et permettait de maintenir une bonne température dans cette pièce.

Ce fut un hiver rude, à une époque difficile, dans une petite "bourgade" de campagne où les gens de différents âges, partageaient en commun, l'amitié, la solidarité, la peur et la douleur. En effet, nous sommes en 1942. Ce millésime parle à ceux qui se souviennent. Le nord de la France, préci-

Yves-Marie Hello ¹



Notes

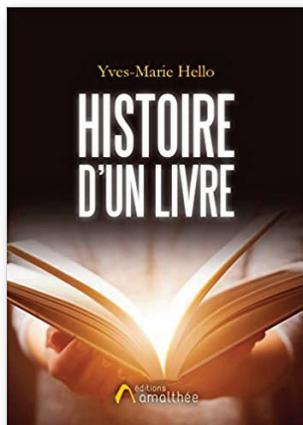
¹ Né en 1941 à Heurtevent, dans le Calvados, Yves-Marie Hello sera directeur d'école primaire durant vingt-quatre ans. L'écriture est sa passion, récompensée entre autres par le grand prix des Écrivains normands à Lisieux en 2011 et le premier prix de poésie Aliénor en 2015. Il est Trésorier de la SEN.

Notes de lecture

Yves-Marie Hello
« Histoire d'un livre »
 (Ed Amalthée – 2018)

Notre ami a eu une bonne idée en donnant la parole à un livre qui se promène d'un lecteur à un autre, s'attachant, et nous avec lui, à chacun de ses interlocuteurs de passage, formulant certaines préférences. Plus qu'un roman je dirais que c'est un conte charmant, porteur d'espoir, de sagesse, de bons sentiments. C'est une histoire qui distribue la gentillesse de son auteur. Il y a un autre récit dans le récit, celui du livre narrateur qui s'intitule « *Ne désespère jamais* » écrit par un certain Dominique qui, bien que condamné, trouve l'énergie nécessaire pour vivre debout. Au fil des pages de nombreuses citations, des dictons, des proverbes, des préceptes... qui insistent sur des comportements de vie optimistes. Qui n'a pas, comme Yves-Marie, rêver de secourir le malheureux, le peureux, le malchanceux. ? J'ai pris plaisir à lire cette histoire. Si vous souhaitez la lire à votre tour, contactez l'auteur, notre trésorier, à l'adresse indiquée sur la couverture.

Jocelyne Corbel.



sément au nord de la ligne Maginot, est ce qu'on nommait, à l'époque, la zone occupée. Les villageois s'habituèrent peu à peu à rencontrer dans les rues des uniformes et des têtes qu'il fallait bien tolérer. Certes, les campagnes avaient un sort enviable, comparé à celui des grandes villes. Les patrouilles allemandes y étaient peu fréquentes et les réglementations plus souples. Se nourrir posait beaucoup moins de difficultés. La viande ainsi que le beurre circulaient souvent en cachette et en prenant des risques. Les nouvelles qui parvenaient de la capitale n'apportaient pas l'optimisme. Les ruraux s'estimaient heureux de pouvoir remettre en service le vieux four à pain, même avec de la farine achetée au marché noir, et les topinambours comme les rutabagas avaient le goût de la pomme de terre.

La neige tombait en abondance et le pays connut plusieurs jours de gel consécutifs. Mais la chaleur humaine ne faisait oublier ni le froid vif ni la présence, dans les rues, de militaires "étrangers". Certes, ils n'étaient pas très nombreux dans le petit village. Les troupes le traversaient de temps à autre, en véhicule ou à pied. Quand Germaine pouvait les apercevoir assez tôt, elle rappelait les garçons et se gardait bien de rester devant la fenêtre.

La famille de Suzanne habitait près d'un carrefour. Parfois, un soldat allemand montait la garde et surveillait les rares allées et venues de la population. Ces jours-là, on baissait le son de la radio et il n'était absolument pas question d'écouter les messages codés. On ne les comprenait pas, mais cela faisait chaud au cœur de les entendre. Seulement, il ne fallait pas être surpris. On attendait avec crainte et impatience le lendemain soir afin de savoir s'il y avait eu des mesures de représailles, voire des rafles. Insensible à la dure vie des gens, l'hiver poursuivait son offensive. Quelle que soit la nationalité de l'individu, une température de moins dix ou moins quinze degrés est difficilement supportée, surtout quand on n'y est pas habitué. Quand les enfants prenaient le petit-déjeuner, café au lait bien chaud et tartine de gros pain beurrée, Germaine regardait par la fenêtre. Si la sentinelle se tenait en faction au carrefour, son cœur de mère s'attendrissait un peu. Le jeune soldat, âgé

de vingt ans tout au plus, piétinait de temps en temps et portait à ses lèvres ses gros gants. Alors, un léger filet de vapeur sortait de sa bouche. Il reprenait rapidement son arme en inspectant les alentours afin de s'assurer qu'aucun supérieur ne l'avait vu la lâcher, ne fût-ce que quelques secondes. Germaine avait pitié de ce "gamin": « **Pourquoi était-il là? Avait-il demandé à venir en France, sous cet uniforme? A quoi pensait-il? Et sa famille?** » Dans son cœur de mère, elle le plaignait. Plus elle regardait par la fenêtre, plus elle avait pitié. Quand elle en parlait avec son mari, il répondait: « **Il fait son service, ou c'est son métier. Quand je suis parti, on ne m'a pas demandé si ça me plaisait.** » Elle ne renchérisait pas. Ce n'était pas faux. Parfois, en se couchant, elle espérait que la sentinelle ne soit pas au carrefour le lendemain, ou qu'elle soit remplacée par un soldat plus âgé.

Ce matin-là, sa première préoccupation fut de regarder par la fenêtre. Il avait neigé toute la nuit. Les rues étaient recouvertes d'une épaisse couche de "coton blanc", à laquelle un petit vent du nord arrachait des boules qui s'en allaient rouler un peu plus loin, au gré des courants d'air pour finir leur course au pied d'un mur ou d'un poteau électrique. La température avait encore baissé et le ressenti de l'air devenait glacial. Vers huit heures du matin, la neige tomba de nouveau... et le "gamin" était à son poste. Germaine servit le petit-déjeuner, comme à l'accoutumée. Le père, heureux d'avoir un travail à l'usine toute proche, même pour un maigre salaire, avala rapidement son bol de café noir, coupé de chicorée, restrictions obligent, et se prépara pour partir. En franchissant la porte, il se retourna vers sa femme, dont il appréciait la générosité, et lui dit: « **Ton protégé est au carrefour.** » Puis, il s'éloigna, en prenant bien garde de ne pas tomber. Germaine veilla à ce que les deux garçons finissent leur lait chaud, teinté d'un peu de cacao, ainsi que la demi-tartine de gros pain, recouverte d'une fine couche de margarine. Lorsque les enfants seraient partis pour l'école, elle s'occuperait de sa petite Suzanne. Elle les encapuchonna, leur noua autour du cou une grosse écharpe tricotée maison, et

après les avoir amoureusement embrassés, les regarda partir vers l'école communale. Dans le petit lit, la mignonne enfant, ignorant tout des difficultés du moment, dormait "comme un Jésus". Elle ne la réveilla pas et se mit à débarrasser la table, afin de faire ce qu'elle appelait la vaisselle du matin. En lavant les bols et les couverts, elle ne pouvait s'empêcher de regarder par la fenêtre. « **Pauvre gamin** », disait-elle en son for intérieur. Puis, aussitôt, elle pensait aux propos de son mari. C'était vrai : il y avait les privations, parce que les Allemands se servaient copieusement, la restriction de bois et de charbon, le couvre-feu, les contrôles, le manque de liberté, la peur, l'obéissance à des lois et à des pratiques d'exception... Elle restait, malgré tout, devant les carreaux où le givre avait dessiné de "tremblants animaux" et ne pouvait s'empêcher d'avoir pitié de ce "gamin" qui dansait d'un pied sur l'autre en soufflant, de temps en temps, dans ses doigts qui devaient être, comme ses pieds, gelés. Elle eut l'idée de lui porter un peu de lait, celui qui restait dans la casserole, et que ses enfants, à elle, n'avaient pas bu. Mais si on la voyait. En ce temps et dans ce village, on ne disait pas les Allemands, mais les Boches. Si quelqu'un leur parlait ou, à plus forte raison leur faisait du bien, il était considéré comme collaborateur. Quel dilemme, pour cette femme, mère de famille avant tout. Elle restait devant la fenêtre et plus elle essayait de se raisonner, plus le spectacle de ce jeune soldat lui devenait insupportable et plus elle se disait, dans le silence de sa conscience et de son cœur : « **Pauv'ti gamin ! Si c'était le mien qui était chez eux ?** »

Elle n'y tint plus. Sans réfléchir à l'Histoire, au passé, au présent douloureux, au futur avec ses risques, elle saisit la casserole dans laquelle le lait refroidissait, la posa sur la cuisinière et attendit jusqu'à ce que le lait se mette à monter un peu. Elle prit un bol dans le placard, y versa le lait quasiment bouillant et franchit la porte qu'elle oublia de fermer derrière elle. Elle traversa le carrefour et s'approcha du soldat. Il eut d'abord un mouvement de surprise et faillit reculer en se saisissant de son arme. Mais devant le visage maternel de cette femme tenant dans ses mains un réconfort

inespéré, surtout venant d'une famille "occupée", sa surprise se changea en incompréhension : ce n'était pas possible qu'on fasse preuve envers lui, l'occupant, d'une telle gentillesse, d'une telle générosité, d'un tel sentiment qui reflétait l'amour d'une mère, peut-être de la sienne ? Il appuya son arme contre sa jambe, prit le bol à deux mains et en avala le contenu sans s'arrêter. Puis, comme quelqu'un qui a commis un méfait, il tendit brusquement le bol à la femme et balbutia un mélange de « **Danke schön, merci** », plusieurs fois et reprit son arme. Germaine comprit que ce n'était ni les circonstances, ni l'instant de s'attendrir. Elle regarda si des voisines ne l'avaient pas vue et rentra chez elle, presque honteuse d'avoir eu pitié de ce jeune homme. Il avait tourné le dos à la maison de sa bienfaitrice, comme pour s'assurer qu'elle ne lui ferait aucun signe mais surtout pour qu'il ne soit pas tenté de lui adresser un signe quelconque, ne serait-ce qu'un petit hochement de tête. Toute la matinée, la brave femme essaya de se persuader qu'elle avait bien fait, qu'elle avait agi comme une mère de famille qui porte secours à un enfant, qu'elle n'était pas une collaboratrice. Elle n'arrêtait pas de répéter, en silence, et bouche fermée : « **Pauv'ti gamin. Il a du s'brûler la goule. J'suis sûre qu'il est pas mauvais.** »

Quand son mari rentra de l'usine, pour le déjeuner, elle ne put s'empêcher de lui raconter sa principale activité. Il l'écouta, et après un silence qui parut une éternité, lui murmura : « **Ne te reproche rien. Tu as écouté ton cœur.** » Puis, après avoir avalé une gorgée de cidre, coupé d'eau, il ajouta : « **J'espère que personne ne t'a vue.** » Elle n'eut pas le temps de promettre qu'elle ne recommencerait pas, car la porte de la maison venait

de s'ouvrir et les garçons rentraient de l'école. Ce jour-là, ils furent peut-être surpris que le repas soit un peu plus silencieux que les autres jours, mais ne posèrent pas de questions car ils savaient que la vie n'était pas très normale, ni très tranquille, en ce moment.

Bien des années plus tard, lorsque des jours meilleurs se furent installés depuis fort longtemps, lors de la commémoration annuelle du 6 juin 1944, Germaine racontait souvent l'anecdote du "Pauv'ti gamin allemand". Son mari, alors, ne manquait pas d'ajouter, dans un sourire mêlé de plaisir et de fierté : « **J'aimerais bien le revoir.** »

Yves-Marie Hello



Klára Notaro

Un regard tchèque sur la Normandie

traduit et présenté par

Vladimir
Claude Fišera ¹



18

Klára Notaro est née en 1959 à Prague.

*Elle y a étudié le français et l'italien à l'Université puis a parfait ses études à Paris où elle réside depuis 1983. Elle y a enseigné et travaillé comme traductrice et journaliste. Elle est nouvelliste, publiée en anthologie mais aussi poétesse : son recueil **T i paní plavou v ece** [« Trois dames nagent dans la rivière »] est paru en 2019 à Prague aux éditions Literární Salon.*

*Le texte ci-dessous est extrait de la nouvelle intitulée « **Au château chez madame la comtesse** » (U paní hrab nky na zámku) parue dans le recueil **Svatba ve m st Chambéry** [« Mariage dans la ville de Chambéry »] (Prague, Odeon, 2019, 180 pages). Cet ouvrage est consacré à la France vue par une observatrice tchèque avec des tranches de vie de personnages à la fois individualisés et typiques. Ils sont issus de différentes catégories de Français côtoyés de près, dans un cadre amical. Ces mini-récits sont des vignettes sur la vie quotidienne et ses petits émerveillements, de Levallois-Perret à Prague en passant par un village de Haute-Saône et la Normandie. Ses nouvelles sont souvent caustiques mais aussi profondément émouvantes, empreintes d'une empathie humaniste.*

Au Château chez Madame La Comtesse, Extraits

Automne. Nous sommes en visite chez notre amie Aliénor dans son petit château à Sainte-Marie, en Normandie, dans le département du Calvados qui porte dans la liste des départements français le beau numéro 14. Toutes les voitures du Calvados ont ce quatorze sur leur plaque d'immatriculation. C'est quelque chose comme un même groupe sanguin. Sur la route, un quatorze pardonne à un autre quatorze ce qu'il ne pardonnerait pas par exemple à un treize qui vient du département éloigné des Bouches du Rhône où se trouve aussi Marseille. Le treize à des comportements tout à fait différents : sur la route, il se conduit de façon incorrecte, il roule comme un fou et cela n'étonnerait personne si on devait découvrir dans son châssis une cachette installée pour le trafic d'armes ou de drogue. Mais on sait bien qu'un treize ne mettrait pas les pieds ici, en plein nord, dans la tranquille Normandie puisqu'il y pleut sans arrêt. Par contre, les soixante-quinze fourmillent ici, ce sont des Parisiens que les gens du cru doivent tolérer car chaque hameau compte deux ou trois maisons que des Parisiens ont achetées comme résidences secondaires et aussi parce que dans presque chaque famille normande il y a quelqu'un qui a travaillé ou étudié à Paris et qui n'a pas de mauvais souvenirs de son séjour à la capitale. (...)

Le paysage est charmant, doucement vallonné, parsemé de petits champs, de vergers, de prairies, de pâturages, tous d'un vert éclatant et

où paissent vaches et chevaux, chaque parcelle étant clôturée par une haie vive ou par un alignement d'arbres qu'on appelle bocage. Toute cette beauté verte est régulièrement, très régulièrement arrosée par des pluies, du crachin ou de rapides orages. Au matin s'élèvent de la terre des petits nuages de brume qui se fondent avec les petits nuages à l'horizon tous magnifiquement bleus, magnifiquement gris, magnifiquement blancs, magnifiquement noirs. (...)

Aliénor est très soucieuse. Elle a des ennuis avec sa maison héritée de ses ancêtres qui ont vécu en Normandie au moins à partir du onzième siècle. Son arrière-arrière-arrière etc grand-père Odon a combattu aux côtés de Guillaume le Conquérant à Hastings et en a été récompensé par l'obtention d'une propriété dans ce qui est aujourd'hui la Normandie, propriété dont Aliénor ne possède qu'une fraction. Son exploitation consiste en la vente progressive de ses terres en parcelles. Comme on peut le voir du haut du château, son parc à l'anglaise diminue en surface chaque année et on peut désormais voir à travers le feuillage de moins en moins touffu des arbres les fenêtres éclairées des nouveaux pavillons construits dans le voisinage. Pavillons de la classe moyenne : petites villas blanches, garages, gazons verts, clôtures de haies vives coupées au plus court et des géraniums aux fenêtres. Au milieu des gazons pousse l'herbe de la pampa, touffe d'herbe haute avec, en guise de fleur, un plumet blanchâtre. Il y a au minimum deux voitures par famille et au maximum quatre variétés de végétaux dans les jardinets. Les proprié-

Notes

¹ Historien, politologue, slavisant, poète. - Spécialiste de la vie politique et culturelle en Europe de l'Est. - Professeur à l'Institut d'histoire contemporaine et à l'Institut d'études slaves, Université Marc Bloch, Strasbourg (en 1994). - Chargé de recherche au C.N.R.S., chargé de conférences à l'École pratique des hautes études, Paris (en 2015). - Poète sous le nom de Claude Vancour

taires à l'imagination plus débordante se sont pourvus d'un magnolia qu'on ne peut pas très bien tailler. (...)

À l'apéritif dans le grand salon nous retrouvons son demi-frère Robert (...)

(Robert est le fils posthume du premier mari de la mère d'Aliénor, résistant torturé et assassiné par l'occupant allemand sans avoir parlé, note de V.F.)

Robert sert un vin blanc bon marché mais correct dans de tout petits verres à blason gravé. La conversation porte sur le thème des tanks et autres véhicules blindés ensevelis par centaines sous la mer peu profonde le long de la plage où les Alliés ont débarqué en juin 1944. Robert est un collectionneur passionné et s'en vante fièrement: « **j'ai quatre tanks, deux véhicules blindés et deux jeeps. Ils sont dans notre grange, en fait j'ai dû acheter deux granges supplémentaires pour mettre les tanks au sec** ». Nous avons déjà vu la collection de Robert. Ses deux tanks sont des colosses d'acier effrayants recouverts d'une couche de moules grises. Il paraît que ce n'était pas si difficile de les sortir de la mer, les gars d'ici savent faire ça, sortir des tanks de la mer. Moi, j'ai laissé les moules où elles étaient, c'est du boulot et, en plus, au moins on voit tout ce qu'a dû faire ce tank. Les pauvres soldats qui n'ont

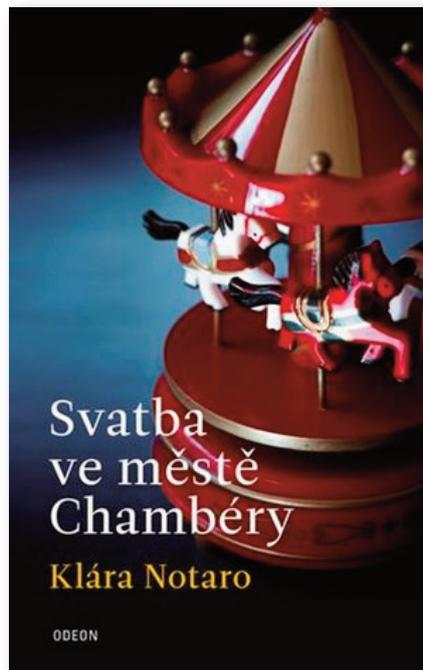
pas pu s'en dégager quand ils sont tombés dans la mer avec lui d'un ponton branlant.

Levons notre verre à la collection de Robert dont il s'occupe avec soin et qui a une grande valeur même si plein de bonshommes qui habitent près de la plage en ont de semblables.

J'ai même un sherman amphibie avec un jupon de caoutchouc gonflable et une hélice pour le propulser sauf qu'il a été construit pour une mer calme et que le jour du débarquement la mer était agitée. Ces tanks ont coulé avec leur équipage. On s'est tous attristés: on a pensé à ces Américains tout jeunes qui se sont noyés dans ces shermans imparfaits lors du débarquement du 6 juin 1944. Les malheureux.

La maîtresse de maison hors pair Aliénor sait que son devoir est de chasser la morosité de ses invités et donc elle nous gratifie de son plus beau sourire en nous prévenant que le poisson est plein de petites arêtes. Elle nous prie de faire bien attention et de ne pas parler en mangeant. On ne se souhaite pas bon appétit car tout simplement cela ne se fait pas. Madame (et jadis le personnel de service) s'est donné tellement de peine à préparer le dîner que l'appétit ne peut être qu'excellent.

(...)



Parole aux écrivains normands

Jocelyne Corbel

Suite de notre rubrique de citations d'auteurs normands, en terminant le thème de la mer. La prochaine fois nous aborderons le thème de la Flore. Les auteurs de notre société peuvent participer en m'envoyant un extrait de leur choix, en prose ou en vers, accompagné d'une courte présentation biographique. C'est l'occasion de mêler nos écrits à ceux des auteurs normands disparus et de faire plus ample connaissance.

rene.corbel@free.fr

Alain SALIGAL

Fut pendant plusieurs années
▪▪▪ vice-président de la SEN, délégué en Seine Maritime. Auteur de poésies et d'un ouvrage sur le pont de Brotonne, il réside près de Caudebec-en-Caux.



D'hier à aujourd'hui. Les Marins du Port... Deux mille...

*Les Havrais proviennent d'un peuple sans peur
Leur port, ils l'ont construit avec force hardiesse
De barre en barre sans aucune faiblesse
La lumière de leur phare reflète leur bonheur.*

*Hélas ce Havre n'est pas seulement de paix
Mais de lutte pour tenter de maîtriser le flot
Et hardiment construire des quais pour paquebots
La mer ! Elle, se moque des travaux et des délais.*

*Ce port de siècle en siècle un immense chantier
Que l'on creuse, que l'on élargit, comble et dompte
Tout en faisant attention à ce que seront les comptes
Les marins normands étant fiers de leur métier.*

*Malheureusement, ils sont peu nombreux...
La mise en place de la coupée est automatique
L'accostage au laser devient fantastique
Des marins ! A-t-on encore besoin d'eux...*

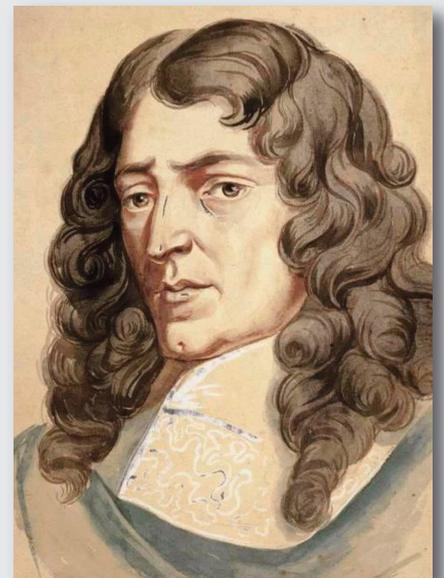
*Aujourd'hui la nudité enlaidit les quais
Les treuils et les flèches sont dirigés par ordinateurs
A bord, combien sont-ils nos navigateurs ?
La hauteur des containers fait nos navires laids...*

*Cet aujourd'hui nous offrira quoi ? Un demain...
Des paquebots-hôtels pour croisières colorisées.
Des cargos surchargés rapidement délestés.
Avec à bord un commandant robot : Maître serein.*

SAINT-AMANT (Marc Antoine Girard, sieur de)

né en 1594 à Quevilly près de Rouen, mort à Paris en 1661. Issu d'une
▪▪▪ famille de marchands protestants, il fit ses études à Paris. Il jouait du luth et des langues. Il fréquenta les milieux libertins, les tavernes, se convertit au catholicisme. Il prit part au siège de La Rochelle et voyagea. En 1637, il accompagna le comte d'Harcourt lors de la prise des îles de Lérins et en Catalogne 10 ans plus tard. De cette époque datent le caprice héroïque et le Passage de Gibraltar. En 1645 il est nommé gentilhomme de la chambre de la Reine de Pologne. Il finit sa vie entre Paris et Rouen.

*(...) En la laine d'azur la mer semblait s'accroître ;
Les monts l'un après l'autre y semblaient disparaître,
Et l'onde, encore un coup, triomphant des rochers,
Respectait l'arche seule et ses justes nochers.
Ceux qui de ce travail avaient vu les merveilles
Avaient vu par leurs yeux suborner leurs oreilles,
Car on croyait ouïr les cris et les sanglots
Des nageurs vains et nus qu'on voyait sur les flots ; (...)*



Françoise SAGAN

est née Quoirez, en 1935 dans le Lot. Elle étudie à Lyon, puis à Paris. En . . . 1954 « **le petit monstre** » de 18 ans écrit son premier roman « *Bonjour tristesse* » qui sera un succès immédiat, provoquant l'enthousiasme ou l'indignation. « *Un certain sourire* » en 1956 confirme ses talents. Elle mène une vie de nuits jazz et jeux, alcoolisées et enfumées. En 1957, elle est victime d'un grave accident de voiture et se retrouve hospitalisée plusieurs mois avec de multiples fractures. En 1958, après un gros gain au casino, elle achète le manoir du Breuil qu'elle louait près de Honfleur, et elle épouse l'éditeur Guy Schoeller, de 20 ans son aîné, puis en 1962 Robert Westhoff dont elle a un fils, Denis. Elle meurt démunie et recueillie par une amie, à Honfleur en 2004, 50 ans après la sortie de son premier roman.



Extrait de « **Des bleus à l'âme** » [Julliard- 1972] :

(...)
En ce Deauville d'octobre, abandonné et brûlant, je regardais la mer vide, les mouettes affolées qui rasaient les planches, le soleil blanc et, à contre-jour, quelques personnages...
(...)

Extrait de **Bonjour tristesse** (Julliard- 1954) :

(...)
J'aperçus au fond de la mer un ravissant coquillage, une pierre rose et bleu ; je plongeai pour la prendre, la gardai toute douce et usée dans la main jusqu'au déjeuner. Je décidai que c'était un porte-bonheur.
(...)

Extrait de **La femme fardée** (Ed. Ramsay- 1981) :

(...)
la mer était étalée dans tous ses draps, du bleu nuit au bleu délavé, des pourpres flamboyants aux roses impudiques, du noir au gris d'acier, comme une courtisane, et elle s'alanguissait dans ces couleurs mêlées avec narcissisme,
(...)

Adrienne SAVATTE

est née en 1925, à Culey-le-Patry . . . (Calvados). Elle a publié plusieurs recueils de poésie, souvent illustrés par son fils Bertrand.

Elle fut longtemps membre du cercle de poésie André Druelle.

Elle est décédée le 20 janvier 2020.

C'est aux eaux de Bernières

*que j'irai ce printemps
en cure familiale.
J'y reprendrai mes cours :
Natation, vol plané
Les mouettes riront
(de quoi, en vérité ?)
Mais quel diable a donc mis
tant de sel à la mer ?*



Marc-Emmanuel SALETES

poète normand né en 1924 à Granville est mort en . . . 2007, il fut chancelier de la Société des Écrivains Normands.

La Hague

*La Hague aux doigts d'acier blesse l'océan gris
et fouaille son ventre au lent rythme des lames.
Outragée, sourdement, la mer vomit son âme
en un bouillonnement qui frange les écueils,
écumante de blanc sur les rocs noirs de deuil.*

Et des oiseaux de mer, le vent pousse les cris.

*Le ciel, qui joint la mer en un horizon glauque,
roule ses sombres nuées en volutes sauvages,
en insolites vagues cherchant un rivage
qu'elles n'atteindront jamais. Tandis que triomphant,
éruçant au grand large un souffle frémissant,*

le vent, dans la falaise, brame ses plaintes rauques.
(...)



Alain SALIGAL

auteure normande contemporaine membre de la Société des Écrivains . . . Normands et de son conseil d'administration. Dans sa jeunesse elle vécut à Tinchebray, Bellême et Trun dans l'Orne, elle fit ses études à Argentan, Alençon puis Caen. Elle devint professeur de français en collège. La liberté que lui donne la retraite lui donne aussi le temps d'écrire, maintenant installée à Ouistreham, face à la mer.

Extrait du roman **La grande Falaise** :

(...)

Les vagues battent le pied des roches couvertes de varechs, et tout autour émergent les pointes écumantes des brisants ; en arrière les masses écroulées s'étagent, les falaises se dressent le long des anses découpées...

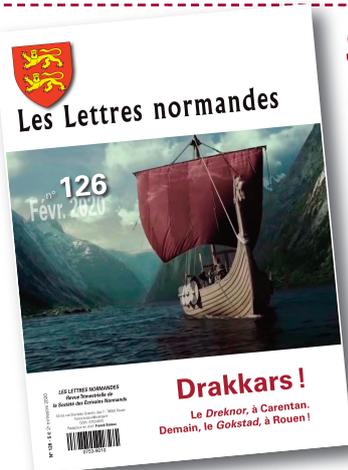
(...)

On découvre l'océan de toute part, derrière la crête dentelée des falaises, au pied des collines étagées ; pâle, voilé de brume, il se perd dans de vagues et blanches profondeurs ; on le confondrait avec le ciel, si l'on n'avait pour arrêter la vue l'île d'Aurigny, qui repose sur ses rochers noirs comme un monstre endormi au milieu des brouillards.

(...)



Le bureau 2014 constitué de Claude Le Roy, président; Philippe Vatinel, chancelier. Les vice-présidents délégués sont Irène Gaultier-Leblon (Calvados) et son adjoint Colette Deschamps; Bernard Lizot (Eure); Michel Lefevre (Orne); Alain Saligal (Seine-Maritime). Jocelyne Corbel est secrétaire et Yves-Marie Hello, trésorier.



Société des Écrivains Normands

Demande d'adhésion à la Société des Écrivains Normands pour l'année 2020.

- Adhésion pour une personne seule : 40 euros
- Adhésion pour un couple : 55 euros
- Abonnement aux *Lettres normandes* (revue trimestrielle) sans adhésion : 20 euros

Conditions pour toute nouvelle adhésion :

- Sociétaire : avoir publié au moins 2 ouvrages
- Ami(e) des lettres en Normandie : sans condition de publication

Document à retourner accompagné du règlement par chèque à l'ordre de la S.E.N. au trésorier : **Yves-Marie Hello** – 1, rue du Général Leclerc – F 14-860 Ranville

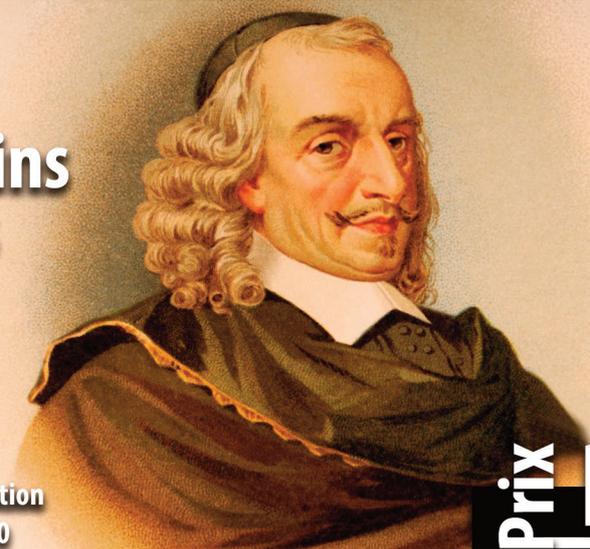
Concours littéraire 2020

Prix Pierre Corneille

Le prix Pierre Corneille s'adresse exclusivement à un ouvrage de poésie édité.

Prix André Maurois

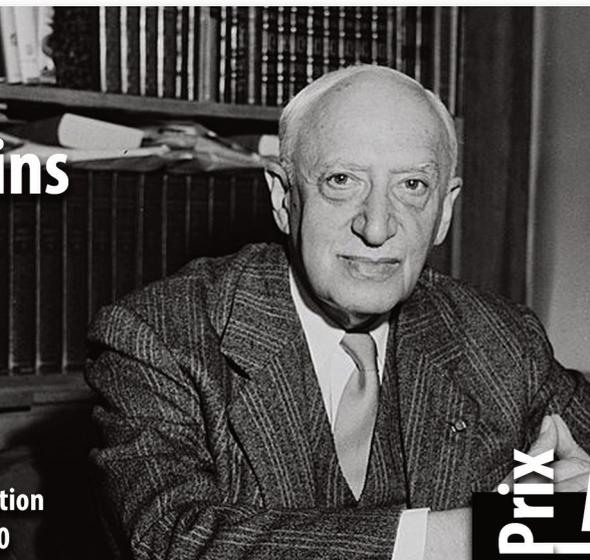
Le prix André Maurois s'adresse exclusivement à un essai, un texte historique ou à une biographie.



Société des écrivains normands

Dates limites de participation du 1^{er} mars au 31 mai 2020

Prix Pierre Corneille



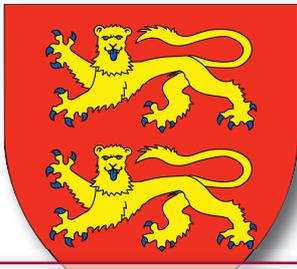
Société des écrivains normands

Dates limites de participation du 1^{er} mars au 31 mai 2020

Prix André Maurois

Nom : _____ Téléphone : _____
Prénom : _____ Email : _____@_____.fr
Adresse : _____
Code postal : _____ Ville : _____

Renseignements et contact auprès du Président de l'association :
franck.buleux@orange.fr



Les Lettres normandes

Revue Trimestrielle
de la
Société des Écrivains Normands
Fondée en 1923
(Association loi 1901)

Anciens présidents: Charles-Théophile Féret, René Fauchois, Lucie-Delarue-Mardrus, Edmond Spalikowski, René Herval, Jacques Henry, Pierre Maugendre, Jacques Viquesnel

Président d'honneur (†)
Claude LE ROY

Conseil d'administration
(2019-2021)

Président: M. Franck BULEUX
43 bis rue Stanislas Girardin - Apt. 7
76000 Rouen

Rédactrice-Adjointe:
Mme **Jocelyne CORBEL**
4, rue Léonard Gille
14540 Bourguébus

Vice-présidents délégués:

Calvados:
Mme **Colette DESCHAMPS**
4, rue Lanfranc
14000 Caen

Manche:
M. **Vladimir FISERA**
1 rue des Loutres
50480 Turqueville

Orne:
M. **Michel LEFEVRE**
14 Chemin de Saint Roch
61200 Argentan

Seine-Maritime:
M. **Philippe ROUYER**
37, rue Orbe
76000 Rouen

Membres:
Mme **Edith SERAIS**
18ter Bld Commandant Kieffer
14150 Ouistreham

Trésorier:
M. **Yves-Marie HELLO**
1, rue Gal Leclerc
14860 Ranville

Secrétaire numérique:
M. **Michel HALLET**
24, Les Ruelles
14320 Clinchamps-sur-Orne

La Société des Écrivains Normands

Elle a été fondée en 1923 au Pavillon de la Reine, à Honfleur, chez **Lucie Delarue-Mardrus** ¹. Outre la maîtresse de maison, on comptait parmi les fondateurs **Wilfrid Lucas** ², **Marcel Pain**, **Charles-Théophile Féret** ³, **Edmond Spalikowski** ⁴, **Julien Guillemard** ⁵, **Louis Beuve** ⁶ et quelques autres.

Le président-fondateur fut **Charles-Théophile Féret**, assisté par **Lucie Delarue-Mardrus**, **Edmond Spalikowski**, **Pierre Varenne** ⁷, relayés plus tard par **René Herval** ⁸, **Maurice d'Hartoy**, **Camille Cé**, **Pierre-René Wolf**, **Jehan Le Povremoyne**, **Jean de La Varende** ⁹, **Jean Follain** ¹⁰, le **cardinal Grente**, le **duc de Broglie**, **Jacques Hébertot**, parmi d'autres.

Au fil des ans, la Société a compté parmi ses membres nombre d'écrivains de grand renom dont certains furent membres de l'Institut. Citons : **Édouard Herriot**, **Maurice Leblanc** ¹¹, **André Maurois**, **André Siegfried** ¹², **Jérôme Carcopino**, **Jacques Rueff**, **Jacques de Lacretelle**, **Armand Salacrou**, **Michel de Saint-Pierre** ¹³, **André Castelot**, **Jean-Albert Sorel**, **Edmonde-Charles Roux** ¹⁴, **Henriette Charasson** ¹⁵, **Patrick Grainville**, **Pierre Osenat** etc.

Association régie par la loi de 1901, elle a pour buts de regrouper les écrivains ayant des origines normandes ou ayant pris notre province comme terre d'adoption, d'organiser toutes manifestations propres à servir les lettres normandes et plus généralement la culture et la langue française. Elle édite une revue trimestrielle intitulée :

Les Lettres Normandes

Elle comprend des Membres d'Honneur, des Sociétaires ainsi que des Membres adhérents ou sympathisants. Pour devenir sociétaire il faut avoir publié au moins deux ouvrages et être agréé par un comité de lecture.

Elle organise chaque année diverses manifestations tenues par rotation dans l'un des cinq départements de Normandie : Assemblée générale en octobre, Journée des lettres normandes, conférences, salons du livre, animations diverses.

Enfin, elle décerne tous les ans plusieurs prix par concours : **Le Grand Prix des Écrivains Normands Gustave Flaubert** ou **André Maurois** (en alternance); **le Prix de poésie Pierre Corneille** tous les deux ans.

